

## Un docu-fiction ?

Par Suzane VANINA

Publié le 25 octobre 2016

*Dans les coulisses d'une campagne électorale anglaise, comme si vous en faisiez partie : c'est ce que propose l'auteur David Hare qui se base sur des faits réels. Ces femmes et ces hommes qui s'affrontent ressemblent bien à d'autres, ailleurs et maintenant, obéissant à "la ligne du parti" et pratiquant des petits jeux politiques... David Hare sait de quoi il parle, ses modèles ne sont pas loin.*

Le dramaturge qui pratique une écriture très actuelle, intelligente et percutante autant que détaillée, s'est mué en journaliste-reporter, attaché au "Labour Party" (Parti Travailleuse) dont il a suivi la campagne de 1992 et, de près, la personnalité de son leader Neil Kinnock. Ce parti était alors apparu comme résolu à viser le pouvoir à tout prix pour ensuite, opérer les changements qu'il avait inscrits dans son programme... Il n'en sortira pas gagnant.

Le chef de parti, renommé ici George Jones/Didier de Neck, a tout sacrifié de sa vie personnelle pour lutter et faire admettre ses convictions profondes. Sa famille c'est le parti ou le petit groupe qui l'entoure... le protège ou le dirige ? Trop de renvois d'ascenseur, trop de filtres vis-à-vis des médias, trop de responsabilités... pour ce leader plutôt sympa déchiré entre les ambitions, les rêves du passé et la réalité actuelle et concrète, en font un "héros" bien humain.

Le parti, ses conseillers-experts du Q.G. surtout (Mary Housego/Sophie Maillard, Oliver Dix/Guillaume Alexandre, Andrew Buchan/Renaud Garnier Fourniguet, Trevor Avery/Laurent Staudt), se préparent à une campagne - on engage du personnel: l'attachée de presse Lindsay Fontaine/Lise Wittamer - mais les élections sont déclenchées plus tôt que prévu. Il faut organiser la tournée des rencontres avec les militants, les débats... dont celui avec Linus Franck/Lucas Meister, le populaire et redoutable animateur de télé.

George n'est pas le plus habile dans ce genre d'entrevue, du reste ce n'est pas vraiment un brillant orateur quand il se sent épié, jaugé, critiqué... par tous: citoyens, militants mais aussi son entourage qui le juge trop naïf. Des désaccords éclatent, des "trahisons" sont possibles...

Une campagne politique apparaît comme un savant dosage de jeu de stratégie, de comédie, de petits marchandages de commerçants et bien qu'on y parle d'"adversaire" et non d'"ennemi", un climat guerrier flotte en permanence. Apparemment absente, la guerre est sournoise, "cliniquement propre".

Les Conservateurs sont au pouvoir ; la pression est sur lui, George, l'Homme de Gauche Idéaliste... et il voit arriver l'impossibilité du "parler vrai", il réalise la force du langage et ses nuances (parler d'"équité" plutôt que d'"égalité"), l'obligation de se conformer aux stratégies de communication mises au point pour lui, le souci permanent de l'évolution des sondages... et au final, le dépouillement, l'effondrement de sa conception de la démocratie.

Il y a du drame shakespearien dans l'air (Hare a mis en scène "King Lear" !) alors que le propos est de montrer comment s'est opérée la "modernisation de la fonction politique", comme le note Olivier Boudon qui assure la mise en scène et une direction d'acteurs dont on a déjà pu voir l'efficacité que ce soit en collectif ou pour un seul-en-scène\*.

### **"La machine à broyer électorale"**

Olivier Boudon parle aussi plus généralement de "notre réappropriation du politique" grâce à des pièces comme celle-ci qui provoquent débat, voire polémique, quand elles sont montées avec conviction et sincérité. Il a pu compter sur d'excellents comédiens, Didier De Neck en tête, qui a la carrure pour incarner parfaitement le vieux lion. On retrouve aussi Anne-Marie Loop en Vera Klein, montrée comme garante de la continuité des valeurs du parti, face à cette meute de jeunes loulous ou "cadres dynamiques", dont Malcom Pryce/Lucas Meister n'est pas le moindre.

Le plateau se confond souvent avec la salle à l'Océan Nord; c'est le cas encore ici avec les nombreuses adresses au public, avec aussi les différents lieux - bureau du parti, studio de télé, intérieur festif... - suggérés par les acteurs se muant en techniciens pour déplacer quelques éléments du mobilier dans la scénographie d'Olivier Wiame, avec le soutien de la lumière de Xavier Lauwers et le son de Laurent Gueuning.

"The Absence of war" a été écrite et présentée au "National Teater" de Londres en 1993, un an seulement après l'aventure journalistique de David Hare, où elle a suscité pas mal de réactions en sens divers... "A Map of the World" ("Une carte du monde")\* nous l'avait fait découvrir comme un auteur résolument branché sur le pouls de l'actualité politique internationale avec cette description minutieuse d'un Sommet européen dont le thème était la pauvreté.

On connaît encore assez peu en francophonie l'oeuvre importante de David Hare. En réalité David Rippon, fils de marin né en 1947, n'a pas choisi son pseudo au hasard... "hare"="lièvre" mais au figuré: "to start a hare"= soulever un lièvre, mettre une question délicate sur le tapis", donc on peut espérer (et s'attendre ?) à d'autres créations et/ou traductions de ses très nombreuses pièces à vocation dénonciatrice...